

Québec français



En terrains connus
Quand l'homme du futur arrive à pied

David Rancourt

Number 162, Summer 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64308ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rancourt, D. (2011). Review of [*En terrains connus : quand l'homme du futur arrive à pied*]. *Québec français*, (162), 84–86.



En terrains connus

Quand l'homme du futur arrive à pied

PAR DAVID RANCOURT*

Il y a des films qui nous percutent, nous font le coup du feu d'artifice, et même nous bouleversent (en tout cas, c'est l'impression qu'on a), mais qui finissent dans les cendres de l'oubli. D'autres fois, c'est différent : quand les images défilent devant nos yeux, on n'a pas le sentiment de vivre un grand moment, mais le souvenir de l'œuvre vieillit bien, comme après un voyage qu'on peut revisiter en pensée. *En terrains connus*, second long métrage de Stéphane Lafleur, se range dans cette seconde catégorie, il me semble. Comme si le film acquérait des qualités quand on le considérait comme un tout, quand on revisitait son univers inconfortable sans passer par l'inconfort de la succession des scènes.

Large, fixe, le premier plan du film combine le banal et l'étrange de manière particulièrement prometteuse : dans un terrain vague, au milieu d'un morne quartier résidentiel, un homme en combinaison de type cosmonaute analyse soigneusement le sol avec un appareil ressemblant à un détecteur de mines antipersonnel. Quel

contraste, quelle ironie ! se dit-on. Quelle entreprise futile que celle de prévenir les catastrophes dans ce pays tellement sans histoire ! Les quatre-vingts minutes qui suivent ne tiennent peut-être pas toutes les promesses de cette amorce, mais nous proposent quand même un voyage étonnant, en plein cœur de chez nous, qui vaut le prix du billet.

Dans la mornitude

Au centre de l'histoire, Maryse (Fanny Mallette) et son frère Benoît (Francis La Haye). Ils ne sont pas vraiment sympas, et pas heureux du tout. Elle, son quotidien lui pèse, son mariage (avec Alain, incarné par Sylvain Marcel) s'engluie franchement dans la routine, ou dans le quotidien, ou juste dans la vie, on ne sait pas. Ou alors c'est cet accident, dont elle a été témoin à l'usine où elle travaille, qui l'obsède et devient la goutte de trop dans son vase. Benoît, lui, a une existence pathétique : trentenaire attardé dans l'adolescence, manifestement sans emploi, il vit toujours chez son père veuf (Michel Daigle), dont

les soirées passées prostré devant la télévision ne sont pas des plus animées. Benoît a bien une certaine relation avec une mère monoparentale, cependant plutôt puckée, qui lui donne l'espoir de s'en sortir, mais un espoir bien mince et aminci encore par l'accueil peu enthousiaste du jeune fils de celle-ci. Un détail pénible parmi d'autres : Benoît joue parfois — mal — de la guitare électrique, seul dans sa chambre, peinture limpide d'un rêve de gloire qui devrait être mort depuis longtemps. Un symbole presque trop clair.

Bref, la situation initiale est loin d'être rose. Les personnages souffrent, et les relations humaines ne guérissent rien. Mais ça pourrait être encore pire, car le drame guette. Une série d'accidents survient. Benoît a la visite d'un homme du futur, inusité (plutôt affamé, et accessoirement vendeur de voitures), qui l'avertit d'un danger. Le frère et la sœur devront courir le risque de faire un bout de chemin ensemble, et c'est peut-être là, au bout de la route, qu'un petit rayon de soleil finira par pointer.

Rire coupé sur fond noir

On le voit, *En terrains connus* n'est ni la défense ni l'illustration des principes jovialistes. Une pareille histoire n'a pu être imaginée pour divertir innocemment ou dans l'espoir enfantin d'obtenir une enveloppe à la performance. Néanmoins, le film contient une bonne dose d'humour, en version noire ou jaune, provoquant souvent chez le spectateur une sorte de gloussement qui s'étouffe vite, car la tragédie est toujours là qui rôde. Tous ceux qui verront *En terrains connus* ne s'entendront probablement pas sur le « pourcentage » de comédie contenu dans le film, qui n'est pas conçu pour faire l'unanimité, car les spectateurs ne pourront pas tous être d'humeur à trouver drôles un couple qui s'étirole ou les détails de la vie d'un raté. Le film teste ouvertement les limites du rire (un peu comme Claude Meunier



dans ses bons moments), avec une politesse qui semble avoir mal digéré son plat de désespoir.

Parmi les scènes alliant le mieux comique décalé et tragédie profonde, celle d'un souper en famille : pour l'anniversaire du décès de son épouse, le père a réuni ses deux enfants et son beau-fils. À voir les visages autour de la table, il est clair que tout le monde n'a pas envie d'être là. Benoît se met à chercher un ustensile dans



le tiroir, mais il y fouille si longtemps que le bruit infernal et interminable produit, à la fois indice et cause de tension, devient grotesque. Plus tard, le père rend hommage à son épouse décédée, hommage émouvant de simplicité, qu'il prononce en regardant vers le ciel, mais les autres convives ont l'impression que le point de convergence est plutôt le plafonnier démodé au-dessus de la table — drôle de symbole de l'au-delà. Cette scène de repas, qui essaie (et réussit) un impossible grand écart du gênant au tordant, ne peut que nous donner le goût d'être vraiment très gentils à notre prochaine réunion familiale.

Mais même quand nous, spectateurs, réussissons à l'extraire de son cadre pénible, l'humour ne fait pas mouche à tout coup. Une scène de plante trop encombrante offerte en cadeau et posée sur la table me semble trop apparentée à la série *Le cœur a ses raisons* pour être efficace (mais tout le

monde ne pense pas comme moi, car c'est bien la plante sur l'affiche du film !). Quant à la bataille de Benoît avec un bonhomme de neige, elle est vraiment trop prévisible, peut-être parce qu'on l'a déjà vue dans deux ou trois films ; et même si elle a pu être filmée pour être prévisible, cela ne la rend pas plus drôle ou plus forte.

Personnages et antipersonnages

Alors que je regarde le film, quelques personnes sortent de la salle, déjà bien dégarnie. Qu'est-ce qui cloche ? Une chose est sûre, les attentes de certains ne sont pas satisfaites. Cela a peut-être à voir avec la construction des personnages : sont-ils réussis ? On peut se le demander, tellement on a l'impression que quelque chose est manquant chez eux, comme si l'auteur avait voulu faire ressentir aux spectateurs une souffrance et un vide analogues à ceux de ses personnages. Ceux-ci, comme



immobiles, ne donnent que peu d'information sur leur passé, et n'acquiescent une certaine substance que lentement.

Que ce soit voulu ou pas, et que ce soit une qualité ou un défaut, le film empêche en grande partie l'identification du spectateur aux personnages. Benoît n'est pas un être sympathique, ni attachant, ni attendrissant : c'est un faible frustré. Il est comme l'incarnation de certains traits qu'on ne veut pas voir en soi —, si on les a — et encore moins voir étalés sur grand écran. Nous voilà loin du superhéros américain. Benoît en est même peut-être l'exact contraire : l'impuissant, celui qui ne peut rien faire, rien réussir — un homme doté de sous-pouvoirs. Fanny Mallette est évidemment adorable, mais c'est peut-être seulement une affaire de beau visage, ou alors l'effet du capital de sympathie que l'actrice a accumulé (un peu comme une vedette hollywoodienne qui se joue toujours elle-même et dont l'image sort indemne de tous les rôles), car rien n'est vraiment fait pour que son personnage de femme en dépression attire la sympathie. En effet, les ficelles faciles ne sont pas tirées : dans son couple, Maryse n'est pas la victime, elle a probablement sa part de responsabilité dans la situation, même si on ne saura jamais vraiment laquelle. Le film semble prendre un soin (et un plaisir) particulier à nous suggérer que son mari Alain est peut-être un peu terne, ou même nono (il faut le voir continuer son Tour de France en bicyclette stationnaire), pour ensuite nuancer cette proposition en montrant les vains mais louables efforts qu'il déploie pour égayer le cauchemardesque repas chez son beau-père.

Voilà donc ce qui peut expliquer en partie ma perplexité devant le film : quelque haute opinion que nous ayons de notre maturité de cinéophile, nous restons habitués à une certaine forme d'identification aux personnages d'un film, ou au moins de sympathie pour eux. Je ne veux pas dire que les personnages auraient dû être plus chaleureux, mais l'absence de liens émotifs forts entre personnages et spectateur se répercute sans doute sur le pouvoir de séduction immédiate du film. Ce « problème » de froideur semblait moins présent dans la précédente œuvre de Lafleur, *Continental*, un film sans

fusil, Jutra du meilleur film de 2007, qui naviguait pourtant dans les mêmes eaux thématiques. C'est peut-être que Gilbert Sicotte dégageait déjà une grande chaleur humaine par sa seule présence, juste en se montrant la face. Il y a des faces comme ça.

Petites douceurs

Le réalisateur semble avoir su que la pilule qu'il nous proposait était amère, même une fois agrémentée d'humour-malaise. Pour nous séduire un peu, ou au moins nous intriguer, il a adopté une structure particulière, divisant le film en trois « accidents », annoncés par trois intertitres. Ces mots sont-ils écrits par un être omniscient, ou alors ne reflètent-ils que les appréhensions des personnages ? Une espèce de suspense est créée, on a envie de savoir ce qui va se passer, même si on se doute bien que ces accidents n'en seront pas tous vraiment. C'est peut-être une parodie de suspense, mais cela fonctionne comme un vrai suspense — car après tout, la créature de Frankenstein reste quand même effrayante dans *Abbott et Costello* contre Frankenstein.

Un autre aspect qui rend unique *En terrains connus* : les décors, les maisons, les intérieurs, les vêtements sont tous hors du temps, sans âge. On se demande vraiment parfois si l'histoire se passe maintenant ou en 1987 ! Seule l'allure des automobiles nous dit qu'on est probablement dans ces années-ci. Cette atem-

poralité est si fascinante dans sa gratuité que je me prends à espérer qu'elle ne soit pas une métaphore de l'immuabilité des personnages, ou d'autre chose. Car si ce n'est qu'un symbole, on quitte le ludique pour entrer dans le lourd, non ? Mieux vaut ne pas demander au réalisateur et garder notre plaisir.

Au bout du tunnel

On n'était pas sûrs de pouvoir espérer une fin heureuse, mais au dernier acte, l'histoire devient étrangement satisfaisante. Il se passe, enfin, quelque chose : des personnages se sont humanisés et ont acquis une affection réelle l'un pour l'autre. Finalement, le café contenait un peu de sucre, ou alors on s'est simplement habitués à son goût.

Le parfum d'ironie qu'on a senti en ressort atténué. Oui, on a l'impression parfois, un peu comme devant un film des frères Coen, qu'un plaisir secret, auquel on n'a pas totalement accès, a été vécu dans le processus d'invention même de l'œuvre. On n'est pas certains d'avoir vraiment été invités à la fête. Et on se met à essayer de mesurer jusqu'où va l'ironie. Il y a peut-être un peu d'humour dans cette apparence de « film d'auteur », une distance amusée par rapport à tous ces plans longs, ces silences, cette incommunicabilité, ce grain de la pellicule... C'est le problème avec l'ironie, avec les œuvres qu'on croit deviner ironiques : sont-elles ironiques jusqu'au bout ? Dans ce cas-ci, rendu à la conclusion du film, la réponse semble négative, et ça fait autant de bien qu'un bon bol d'air.

Le cinéma est un monde bizarre. *En terrains connus*, récompensé en février dernier au Festival du film de Berlin, n'est resté que peu de temps à l'affiche des salles québécoises, à la fin de l'hiver. Que cette cassure entre succès public et critique perdure est irritant, mais il est rassurant de penser qu'on peut, au Québec, faire de tels films, atypiques, qui ne sentent pas le compromis. Rassurant de penser qu'un cinéaste peut encore se bâtir une œuvre, une œuvre que le public voit... tout de même un peu. □

* Réviseur linguistique et cinéophile.

Photos : www.enterrainsconnus.com

